

Nelcya Delanoë et Joëlle Rostkowski, *Voix indiennes, voix américaines. Les deux visions de la conquête du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 2003. 406 pages

Stéphanie Chaffray

Volume 34, numéro 1, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082405ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082405ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

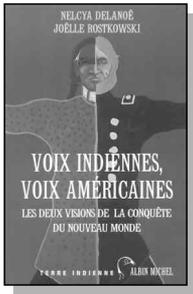
0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaffray, S. (2004). Compte rendu de [Nelcya Delanoë et Joëlle Rostkowski, *Voix indiennes, voix américaines. Les deux visions de la conquête du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 2003. 406 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 34(1), 109–110. <https://doi.org/10.7202/1082405ar>



**Voix indiennes, voix américaines.
Les deux visions de la conquête
du Nouveau Monde**

Nelcy Delanoë et Joëlle Rostkowski.
Paris, Albin Michel, 2003. 406 pages.

LA PUBLICATION D'OUVRAGES de synthèse par des spécialistes peut représenter un élément tout à fait positif dans le domaine de l'histoire amérindienne en apportant une vision élargie d'une question donnée. C'est cet exercice difficile qu'ont entrepris Nelcy Delanoë et Joëlle Rostkowski en retraçant l'histoire de la rencontre entre les « Hommes rouges » et les « Hommes blancs » depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours.

Ces deux chercheuses ont signé plusieurs études sur la question amérindienne aux États-Unis. Joëlle Rostkowski est ethnohistorienne, elle est l'auteure du *Renouveau indien aux États-Unis* et également consultante auprès de l'UNESCO. Nelcy Delanoë a publié *L'Entaille rouge* et *Des terres indiennes à la démocratie américaine*.

L'ouvrage suit un plan chronologique et rassemble des textes « amérindiens et américains » visant à illustrer les différentes étapes de cette histoire commune et à montrer que « les Indiens n'occupent pas une position marginale dans cette histoire » mais qu'ils en sont « l'envers » (p. 16). Chaque texte est précédé d'une courte introduction, présentant son auteur et le contexte dans lequel le texte a été écrit. Les chapitres 1 à 3 portent sur l'ensemble de l'Amérique du Nord à l'époque coloniale et illustrent la rencontre, de même que les premiers enjeux de la colonisation et de l'établissement européen. À partir du chapitre 3, l'ouvrage est centré sur l'espace qu'occupent les États-Unis actuels. L'époque des premières explorations est marquée par une série de questionnements dus à la confrontation avec l'Altérité, questions auxquelles les explorateurs et les premiers colonisateurs ont apporté des réponses différentes (chap. 1). Au XVIII^e siècle les rapports à l'Autre se transforment, dictés par des impératifs d'ordre stratégique.

Ces relations aboutissent à des conflits tant dans les colonies espagnoles que britanniques (chap. 2). Le XVIII^e siècle est caractérisé par la construction de l'espace national. Les colonisateurs sont conscients de la puissance des nations amérindiennes dans leur stratégie politique globale et sont obligés de composer avec la résistance autochtone (chap. 3).

Les chapitres 4 à 6 décrivent l'avancée vers l'Ouest au XIX^e siècle et la détermination des États-Unis à occuper le territoire et à régler la question des terres indiennes. Le siècle s'ouvre avec la décision de Thomas Jefferson de déporter les Amérindiens à l'ouest du Mississippi afin de les incorporer à la nation américaine, et se clôt par *Wounded Knee* qui marque « la fin de la résistance armée des Indiens » (p. 245). Les nations amérindiennes sont placées sous la tutelle du Bureau des Affaires Indiennes chargé de l'administration des réserves (chap. 4). Vers les années 1850, on assiste à une prise de conscience de la disparition possible des « premiers Américains », sentiment qui s'exprime notamment chez certains artistes comme George Catlin qui se lancent dans des missions de sauvetage des cultures autochtones. D'autres voix se font entendre, comme celle de l'écrivain Mark Twain, auteur d'un pamphlet violent dans lequel il dénonce le mythe du noble sauvage et lui oppose la « réalité » du « Sauvage ignoble, vil, traître et détestable » qu'il est donc juste et pressant d'exterminer (chap. 5). Le gouvernement adopte la politique d'assimilation qui vise à renforcer la discipline dans les réserves et dans les écoles résidentielles (chap. 6). Cette politique de subordination et de contrôle ne manque pas de produire certains effets sur l'individu et la société dans les milieux autochtones. L'un de ces effets est l'apparition, dans l'Ouest vers les années 1880, de la danse des esprits, culte messianique annonciateur de la venue d'une ère nouvelle (p. 237-241).

Les chapitres 7 à 9 portent sur le XX^e siècle qui constitue un tournant dans l'histoire des autochtones, dorénavant contraints de s'adapter à la société états-unienne et d'y trouver leur place. Cette adaptation est accompagnée de nombreux dysfonctionnements sociaux. Au cours du XX^e siècle s'affirme la volonté de retrouver les sources de l'identité amérindienne et de conserver l'histoire et les traditions par la rédaction de biographies indiennes comme celle de Black Elk. La résistance amérindienne

renoue avec la voie diplomatique en revendiquant la reconnaissance de ses droits auprès des grandes instances internationales. Pendant les années 1970 les autochtones se trouvent projetés sur le devant de la scène publique avec le mouvement Red Power et à la suite de quelques actions coup-de-poing comme l'occupation symbolique de l'île d'Alcatraz (chap. 9). Le dernier chapitre de l'ouvrage dresse un bilan de la situation actuelle en examinant les avancées de la cause autochtone, les problèmes sociaux dans les réserves, le renouveau des traditions et les nouvelles formes de spiritualité.

L'ouvrage a le mérite de donner accès à des textes dont certains sont peu connus et quelques-uns inédits. Les auteures ont très justement choisi des textes éclectiques : textes littéraires, juridiques, récits de voyage, poèmes, discours officiels... Elles abordent ainsi la question du rapport entre Blancs et Amérindiens à la fois sous l'angle de la politique, du droit et de la culture. Ces textes sont rendus accessibles par une présentation précise de chacun qui permet de les replacer dans le contexte historique. L'ouvrage donne ainsi un aperçu global de la question amérindienne, de sa complexité, et permet de briser certaines idées reçues. Il pose également la difficile question de la politique indienne et des différents paramètres qui la composent : la définition de l'identité amérindienne et son partage entre modernisme et traditions ancestrales, l'adaptation au monde moderne, la réparation des expropriations, les conséquences d'une politique d'assistanat et la conservation de la mémoire.

Il est difficile cependant de ne pas formuler certains regrets à la lecture de ce livre en constatant qu'il semble négliger à plusieurs endroits quelques-uns des objectifs de l'ethnohistoire actuelle. Il manque parfois de nuance, notamment en ce qui concerne les cultures amérindiennes plusieurs fois perçues de manière globale, ce qui s'explique peut-être par l'ampleur du projet. Les spécialistes de l'ethnohistoire ont réaffirmé la nécessité d'éviter les amalgames lorsque l'on parle de cultures amérindiennes. Colin G. Calloway a d'ailleurs très bien montré, il y a quelques années, qu'il était possible de faire un ouvrage de synthèse en préservant les spécificités de chaque groupe autochtone. Les textes amérindiens ne font pas l'objet d'une présentation systématique comme c'est le cas pour les textes des « Blancs » qui

sont consciencieusement accompagnés d'informations sur l'auteur et qui sont replacés dans leur contexte historique. Dans la première moitié de l'ouvrage, les « voix indiennes » se résument à quelques lignes qui ne font l'objet d'aucune datation ni d'aucune contextualisation. La mention qui est faite des origines navajos – ou autres – de chacun ne semble alors servir qu'à insuffler un peu d'exotisme dans le récit. Il est regrettable que les auteures n'aient pas eu davantage recours aux sources orales, ce qu'induisait implicitement le titre. Les textes amérindiens sont quasi inexistant dans le premier tiers de l'ouvrage. On se serait attendu, par exemple, à lire le pendant amérindien du texte de Samuel de Champlain, ce qui aurait montré comment la tradition orale raconte l'arrivée des Blancs. Le recours aux sources orales semble s'imposer dans un tel projet, car reconnaître la place des autochtones dans l'histoire des États-Unis passe par l'utilisation de ces sources trop longtemps ignorées par l'historiographie.

Il est regrettable que l'ouvrage de Richard White (1991 – voir chap. 1-6, p. 1-269) n'apparaisse pas dans la bibliographie. Ce dernier a repensé les relations entre les autochtones et les Européens à l'époque coloniale et à les voir comme des systèmes complexes aboutissant à des interactions commerciales, militaires et culturelles ayant des répercussions sur chacune des sociétés en jeu. Il aurait été intéressant peut-être de s'intéresser aux phénomènes de métissage et de transculturation qui sont des éléments majeurs de l'histoire des relations entre les Américains et les Amérindiens. Il est étonnant, également, de voir les textes de Samuel de Champlain ou de Jacques Cartier dans un ouvrage consacré aux États-Unis. Les colonies britanniques se distinguaient des colonies françaises tant sur les plans culturel, économique et politique que sur celui des relations avec les autochtones qui, dès l'époque de Champlain, furent différentes dans les empires français et britannique.

La dernière phrase de l'ouvrage révèle un autre défaut du livre : « On peut espérer [...] qu'à l'heure des grands débats suscités tant par les menaces qui pèsent sur l'environnement que par les perspectives du cyber-espace, les humains prêtent enfin l'oreille aux dires de ces peuples holistes » (p. 380). Ce qui montre que le stéréotype du noble sauvage écologiste et méditatif a décidément la

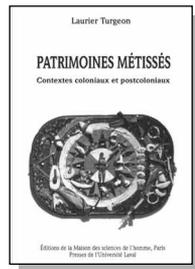
peau dure. Il est nécessaire que la recherche actuelle évacue définitivement ce type de clichés si elle souhaite contribuer à régler les problèmes auxquels sont confrontés les groupes autochtones et qui sont évoqués – à juste titre – par les deux auteurs. Les textes qu'elles présentent montrent la complexité du rapport de l'Occident au monde amérindien, mais aussi la diversité de ces cultures trop souvent perçues de manière globale et que l'on a, par commodité ou intérêt, réduites à des images stéréotypées. Ce type d'approche peut présenter le risque de victimiser les Amérindiens et de s'éloigner de la réalité en laissant la représentation envahir le champ historique.

Stéphanie Chaffray
CELAT (Université Laval),
et Université Paris IV-Sorbonne

Ouvrages cités

CALLOWAY, Colin G., 1997 : *New Worlds for All: Indians, Europeans and the Remaking of Early America*. Baltimore, John Hopkins University Press.

WHITE, Richard, 1991 : *The Middle Ground: Indians, Empires and Republics in the Great Lake Region, 1650-1815*. Cambridge, Cambridge University Press.



Patrimoines métissés. Contextes coloniaux et postcoloniaux

Laurier Turgeon. Maison des sciences de l'homme et Presses de l'Université Laval, Paris/Sainte-Foy, 2003. 234 pages

LE MÉTISSAGE EST À LA MODE. Depuis quelques années, les publications, en France par exemple, se multiplient sur le sujet, comme en témoignent les travaux du mexicaniste Serge Gruzinski (1999) ou de l'africaniste Jean-Loup Amselle (1990, 2001). Au Québec, Laurier Turgeon, spécialiste des premiers contacts entre colonisateurs et autochtones en Amérique du Nord, réfléchit lui aussi sur ce concept, et plus généralement

sur la notion de transferts culturels (Turgeon *et al.*, dir, 1996). Le phénomène du métissage l'interpelle d'autant plus qu'il possède lui-même une identité mêlée ; c'est ce qu'il note dans la préface de *Patrimoines métissés*, en rappelant sa généalogie – cette touche réflexive n'a rien de superflu : l'une des vertus implicites de l'égohistoire n'est-elle pas de reconnaître la subjectivité des êtres, et en l'occurrence des chercheurs ?

Turgeon regrette la « polysémie foisonnante » (p. 190) du terme « métissage » qui, à l'instar du concept d'« acculturation », a connu de nombreux glissements sémantiques. Dans l'introduction et la conclusion de son livre, à la suite des travaux d'Amselle, il critique une notion qu'il juge ambiguë, et condamne toute forme d'essentialisme. Il écrit ainsi que les « cultures ne sont pas des entités stables, mais des systèmes déjà constitués de manière relationnelle et donc déjà métissés, ce qui remet en cause l'idée d'une culture homogène ou d'une pureté originare » (p. 23). Il met en garde le lecteur contre « une esthétique de l'hétérogène qui, aujourd'hui, tend à patrimonialiser le métissage et à l'ériger en une idéologie au service de la mondialisation » (p. 27). L'auteur prend l'exemple de la créolité antillaise qui, loin de célébrer le mélange comme il apparaîtrait de prime abord, valorise selon lui « ses caractères 'essentiels' au moyen d'une patrimonialisation du passé, passé réécrit parfois au moyen du déni sélectif de certaines composantes » (p. 198).

Ces positions théoriques, d'ordre épistémologique et politique, encadrent une série d'essais où l'auteur se place dans une perspective historique pour étudier, à l'instar de Gruzinski, les « processus de construction des métissages » (Gruzinski 1999 : 38). Turgeon, plus spécifiquement, lie dans cet ouvrage la question du métissage à la problématique des « biens patrimoniaux ». Sa réflexion porte sur le caractère mobile et métissé du patrimoine : « Nous voulons décentrer le patrimoine en mettant l'accent sur le mouvement, les mutations et les mélanges. Loin d'être fixe et figé, le patrimoine est continuellement fait et refait par les déplacements, les contacts, les interactions et les échanges entre individus et groupes différents » (p. 18). Cette approche est d'autant plus stimulante qu'elle est résolument transdisciplinaire : l'auteur mêle avec bonheur l'histoire, la littérature, l'ethnologie et l'archéologie.